Baccalauréat 2017 *Objet d'étude : le roman*

En 2008, la question de lecture était la suivante :

> « Quels moyens les auteurs ont-ils choisis pour faire percevoir aux lecteurs les sentiments et les pensées qui agitent les personnages principaux ? (Vous pourrez par exemple vous intéresser aux choix de narration, aux procédés stylistiques, syntaxiques…) ».

L'EXPRESSION DES SENTIMENTS

Texte A : Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*, 1913

Charles Swann, riche collectionneur d'art, rencontre, au cours d'une soirée chez les Verdurin, Odette de Crécy, femme qui se fait entretenir par de riches amants. Un soir, alors qu'il croit la retrouver chez les Verdurin, on lui dit qu'elle est partie au café Prévost prendre un chocolat.

Swann partit chez Prévost, mais à chaque pas sa voiture était arrêtée par d'autres ou par des gens qui traversaient, odieux obstacles qu'il eût été heureux de renverser si le procès-verbal de l'agent ne l'eût retardé plus encore que le passage du piéton. Il comptait le temps qu'il mettait, ajoutait quelques secondes à toutes les minutes pour être sûr de ne pas les avoir faites trop courtes, ce qui lui eût laissé croire plus grande qu'elle n'était en réalité sa chance d'arriver assez tôt et de trouver encore Odette. **Et à un moment,** comme un fiévreux qui vient de dormir et qui prend conscience de l'absurdité des rêvasseries qu'il ruminait sans se distinguer nettement d'elles, Swann tout d'un coup aperçut en lui l'étrangeté des pensées qu'il roulait depuis le moment où on lui avait dit chez les Verdurin qu'Odette était déjà partie, la nouveauté de la douleur au cœur dont il souffrait, mais qu'il constata seulement comme s'il venait de s'éveiller. **Quoi** ? toute cette agitation parce qu'il ne verrait Odette que demain, ce que précisément il avait souhaité, il y a une heure, en se rendant chez Mme Verdurin ! Il fut bien obligé de constater que dans cette même voiture qui l'emmenait chez Prévost, il n'était plus le même, et qu'il n'était plus seul, qu'un être nouveau était là avec lui, adhérent[1], amalgamé[2]à lui, duquel il ne pourrait peut-être pas se débarrasser, avec qui il allait être obligé d'user de ménagements comme avec un maître ou avec une maladie. Et pourtant depuis un moment qu'il sentait qu'une nouvelle personne s'était ainsi ajoutée à lui, sa vie lui paraissait plus intéressante

1. Adhérent : étroitement attaché. 2. Amalgamé : mélangé.

Analyse :

Ce texte constitue une introspection. Swann découvre qu'il est amoureux, et il le découvre à partir de la frustration qu'il éprouve en découvrant qu'il ne verra Odette que le lendemain, ce qu'il sait rationnellement, mais ce qu'il ne se résigne pas à admettre. On peut distinguer quatre étapes dans le « flux de conscience » intérieur avec un degré de conscience croissant, qui se traduit textuellement par un « discours » intérieur plus net, plus précis : à partir de « quoi » en particulier.

Marion Duvauchel 28/10/y 09:58
Commentaire [1]: Le sentiment est la frustration (« odieux obstacles ») et l'impatience « il comptait le temps…). Il est dans une sorte de « fièvre ».

Marion Duvauchel 28/10/y 09:59
Commentaire [2]: La prise de conscience vient d'un coup (« à un moment «)

Marion Duvauchel 28/10/y 10:04
Commentaire [3]: La prise de conscience s'accompagne d'un moment « réfléchissant », au cours duquel Swann ressent le caractère un peu dérisoire de cette fièvre, et surtout son caractère irrationnel. On lui a dit qu'Odette ne serait là que le lendemain, c'est précisément ce qu'il avait prévu… Il se refuse encore à admettre l'état amoureux.

Marion Duvauchel 28/10/y 10:07
Commentaire [4]: C'est le moment de la prise de conscience (il fut bien obligé). La part de Swann qui se refuse à plier devant la réalité intérieure nouvelle est contrainte d'admettre qu'il a changé, qu'il n'est plus le même. Mais il admet cet état comme une maladie. Autrement dit, il ne peut s'en réjouir.

Marion Duvauchel 28/10/y 14:58
Commentaire [5]: 3Et pourtant », quelque chose admet mais comme à contrecœur que cette maladie n'est pas si mal que ça…

Eléments de méthode

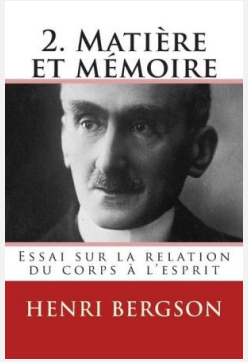
Par ailleurs, on vous précise bien en « littérature ». Pensez-donc à distinguer le roman, la poésie et le théâtre. Tout le théâtre classique n'est au fond que l'expression de sentiments conflictuels (dilemme cornélien ou racinien…).

Seule peut-être la fable se passe de sentiments.

Il faut donc développer la question en la déployant sous la grande perspective de la manière dont ces sentiments sont exprimés, peints, décrits, insérés avec plus ou moins d'élégance et de finesse. L'expression des sentiments n'est pas indispensable lorsqu'ils vont de soi, ou lorsque l'art du conteur est tel qu'avec la seule description d'une situation on peut les inférer.

A partir du moment où l'on a des personnages engagés dans une action, dans des relations, dans le jeu de l'aléatoire et des possibles, comme dans celui de l'implacable nécessité, il est difficile de concevoir qu'on puisse écrire un roman comme un chapitre d'encyclopédie.

On vous parle de sentiments… La première chose à faire est de déterminer dans chaque texte à l'étude la nature du ou des sentiments décrits. Il faut donc textuellement distinguer le sentiment décrit et le sentiment exprimé. Ici, on a une sorte de flux intérieur jusqu'à la prise de conscience par Swan de ce que signifie l'état amoureux, la présence « introjectée » de l'autre et au fond une forme d'obsession. C'est un homme qui se débat contre un état qu'il n'a pas souhaité, qui le dépasse un peu, mais qu'il finit par admettre, parce que tout simplement, la vie est plus intéressante. Autrement dit, l'essentiel de ce texte consiste en une introspection et une autoanalyse.



Dans la collection Quadrige, qui signe les ouvrages de référence.

Exploiter ce texte dans la dissertation

L'expression des sentiments des personnages est-elle indispensable en littérature?

L'œuvre de Proust se caractérise par un déploiement de l'analyse psychologique : il est un maître de l'introspection et dans l'art de décrire avec un suprême raffinement le lent mouvement intérieur, le passage d'un sentiment à un autre, ou au contraire le débat qui organise ce tumulte intérieur ou cette interrogation, voire ce conflit (conflit qui s'organise souvent autour d'humbles détails, d'une anecdote sans ampleur apparente...). Autant dire que si l'expression des sentiments n'est pas indispensable en littérature, alors il faut brûler presque toute l'œuvre de Proust. Or, elle est caractéristique d'une époque où la psychologie se développe, ne serait-ce que comme discipline. Elle est aussi contemporaine de l''œuvre philosophique de Bergson, qui s'interroge sur les rapports entre « matière et mémoire », le développement de l'associationnisme, et bien sûr, le moment où le freudisme s'impose, autrement dit, c'est le moment où les rapports du conscient et de l'inconscient entrent en littérature. Non que celle-ci les ignorât, mais elle ne dispose pas de l'outillage que le freudisme va faire entrer dans la sphère culturelle occidentale. C'est d'ailleurs toute la grandeur du roman que d'avoir fait entrer toute la complexité de l'homme dans sa recherche.

« La recherche du temps perdu » est une œuvre à ce titre emblématique, digne de celle du Graal, car le temps est irréversible, il ne s'accomplit que dans la mémoire et dans l'esprit. Et c'est l'un des grands thème de la littérature (que toute la poésie nourrit) que ce temps qui fuit, s'échappe et coule, figure métonymique de la vie humaine.

« Quand d'un passé ancien, rien ne subsiste, après la mort des êtres, après la destruction des choses, seules, plus frêles mais plus vivaces, plus immatérielles, plus persistantes, plus fidèles, l'odeur et la saveur restent encore

longtemps, comme des âmes, à se rappeler, à attendre, à espérer, sur la ruine de tout le reste, à porter sans fléchir, sur leur gouttelette presque impalpable, l'édifice immense du souvenir »

Soit on admet que la vie humaine implique des « sentiments », autrement dit des contenus de conscience empreints de subjectivité, - coloré par le sexe, l'âge, la culture, la couleur de peau, les drames individuels – et la littérature ne peut les ignorer ; soit on admet que la littérature n'est que de l'expérience narratologique, mais alors on ne peut sauver que le « nouveau roman », aujourd'hui bien passé de mode, et qui a jeté les lettres françaises dans une impasse où elles finissent de croupir.

Mais on peut aussi se demander dans quelle mesure un texte peut refléter les sentiments des personnages sans les décrire avec la précision d'un Marcel Proust. Un art encore à inventer peut-être, une recherche future, ou alors quand la littérature mettra en scène des robots numérisés...

Texte B : Charles Baudelaire, « Le vieux saltimbanque », *Petits Poèmes en Prose*, 1869

Baudelaire évoque une fête populaire. Il s'agit ici de la fin du poème.

[...]

Tout n'était que lumière, poussière, cris, joie, tumulte; les uns dépensaient, les autres gagnaient, les uns et les autres également joyeux. Les enfants se suspendaient aux jupons de leurs mères pour obtenir quelque bâton de sucre, ou montaient sur les épaules de leurs pères pour mieux voir un escamoteur éblouissant comme un dieu. Et partout circulait, dominant tous les parfums, une odeur de friture qui était comme l'encens de cette fête.

Au bout, à l'extrême bout de la rangée de baraques, comme si, honteux, il s'était exilé lui-même de toutes ces splendeurs, je vis un pauvre saltimbanque, voûté, caduc, décrépit, une ruine d'homme, adossé contre un des poteaux de sa cahute[1]; une cahute plus misérable que celle du sauvage le plus abruti, et dont deux bouts de chandelle, coulants et fumants, éclairaient trop bien encore la détresse.

Partout la joie, le gain, la débauche; partout la certitude du pain pour les lendemains ; partout l'explosion frénétique de la vitalité. Ici la misère absolue, la misère affublée[2], pour comble d'horreur, de haillons comiques, où la nécessité, bien plus que l'art, avait introduit le contraste. Il ne riait pas, le misérable ! Il ne pleurait pas, il ne dansait pas, il ne gesticulait pas, il ne criait pas; il ne chantait aucune chanson, ni gaie ni lamentable, il n'implorait pas. Il était muet et immobile. Il avait renoncé, il avait abdiqué. Sa destinée était faite.

Mais quel regard profond, inoubliable, il promenait sur la foule et les lumières, dont le flot mouvant s'arrêtait à quelques pas de sa répulsive misère ! Je sentis ma gorge serrée par la main terrible de l'hystérie[3], et il me sembla que mes regards étaient offusqués par ces larmes rebelles qui ne veulent pas tomber.

Que faire ? À quoi bon demander à l'infortuné quelle curiosité, quelle merveille il avait à montrer dans ces ténèbres puantes, derrière son rideau déchiqueté ? En vérité, je n'osais; et, dût la raison de ma timidité vous faire rire, j'avouerai que je craignais de l'humilier. Enfin, je venais de me résoudre à déposer en passant quelque argent sur une de ses planches, espérant qu'il devinerait mon intention, quand un grand reflux de peuple, causé par je ne sais quel trouble, m'entraîna loin de lui.

Et, m'en retournant, obsédé par cette vision, je cherchai à analyser ma soudaine douleur, et je me dis : je viens de voir l'image du vieil homme de lettres qui a survécu à la génération dont il fut le brillant amuseur; du vieux poète

Walter Spitzer, Les saltimbanques

sans ami, sans famille, sans enfants, dégradé par sa misère et par l'ingratitude publique, et dans la baraque de qui le monde oublieux ne veut plus entrer !

1. Cahute : petite habitation misérable. 2. Affublée : revêtue 3. Hystérie : (ici) crise émotionnelle violente, inattendue.

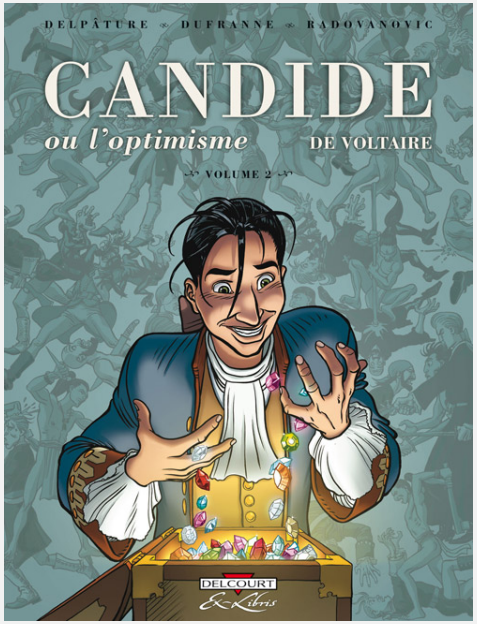
Analyse :
L'expression des sentiments ne tisse pas ici l'ensemble du texte mais au contraire elle vient s'insérer tardivement. C'est elle qui donne tout son sens à une scène poignante, mais somme toute anecdotique. La douleur ressentie est le prélude à l'interprétation finale. Le vieil homme comme figure de Baudelaire lui-même.

Exploiter le texte dans la dissertation
Dans le texte de Baudelaire, on a d'abord la description « objective » d'une scène de fête foraine. Ce sont les sentiments exprimés par le narrateur qui confère à la scène une plus grande densité, jusqu'à l'interprétation finale. Sans le prisme de cette subjectivité, sans ce drame qui est capté dans le regard de Baudelaire narrateur, le texte n'aurait pas une telle densité dramatique.

L'enjeu philosophique de ce libellé, c'est tout simplement la puissance de la subjectivité. Peut-on concevoir une œuvre littéraire sans un certain regard, sans la coloration de l'auteur, sans l'intégration de toute la richesse de sentiments que les hommes éprouvent dans leur existence. En particulier dans le roman, qui reflète une certaine connaissance de l'homme, de ce que l'on appelait il n'y a pas si longtemps encore : la nature humaine. Mais l'art du conteur ne consiste pas en l'art d'exprimer des sentiments, mais en celui de les insérer avec plus ou moins de bonheur, de finesse, de perspicacité dans son art de conter, dans ce qu'on appelle la « trame narrative ».
La plus ou moins grande « densité psychologique » constitue d'ailleurs l'un des éléments qui déterminent la grandeur d'une œuvre littéraire. Candide n'a aucune densité psychologique, il est une balle de caoutchouc qui rebondie au gré de la démonstration voltairienne. A ce titre, on peut dire que si l'expression des sentiments n'est pas indispensable, entre *Candide* et *Le Docteur Jivago*, il y a tout de même un monde…

Nota bene : la fable, le conte philosophique, et d'une manière générale, l'apologue (les genres dits sapientaux) peuvent parfaitement se passer de toute expression de sentiments. Mais le roman, la poésie lyrique, et d'une manière générale toute la littérature qui met en scène le monde des hommes, la « comédie humaine », ne peut se passer de décrire, évoquer, et refléter les sentiments des hommes qu'elle met en scène. Le roman n'est pas une œuvre scientifique, il ne prétend pas à une objectivité sans entrailles ou à un style émasculé. Autant lire une encyclopédie à ce titre…

L'affiche du film dont la musique est restée célèbre



Revisité par la bande dessinée, Candide perd un peu de son inconsistance. Quel sentiment lit-on sur ce visage ? La fascination ? la cupidité ?